

CAROLINE ANDRIN

Empreintes de sens



Caroline Andrin compte parmi les céramistes les plus montrées de la scène belge ces dernières années. Née à Lausanne en 1972, son parcours original l'amène à s'installer définitivement en Belgique en octobre 2004 précisément.

Au départ, bien qu'elle se destine à des études artistiques, la céramique n'est pas son premier choix. Motivée par la sculpture, elle échoue au concours d'admission à l'école des Beaux-Arts de Genève et décide de tenter sa chance une seconde fois en se préparant à l'École supérieure des arts appliqués. Après avoir découvert le potentiel infini de la céramique pour s'exprimer en trois dimensions, elle y accomplira le cursus complet en Céramique - Création d'objets. Les travaux des étudiants sont alors encadrés par une figure marquante de la céramique internationale : Setsuko Nagasawa. Née à Kyoto en 1941, formée à la céramique dans sa ville natale puis en Californie, elle enseigne aux Arts Appliqués de Genève. Entre 1992 et 1995, Caroline Andrin va être marquée par le langage puissant de ce professeur. Elle en garde une sincérité envers les matières, une culture de la simplicité formelle et une facilité à pratiquer l'installation. Parmi les autres personnalités qui composent le corps professoral, elle croisera aussi la route de Philippe Barde. Pourtant, alors que, durant les années 1990, l'actualité de la céramique suisse est encore dominée par la pratique du grès – à l'image des œuvres de Philippe Lamberg (1919-2006), Caroline est de ceux qui se passionnent déjà pour la blancheur de la porcelaine.

En 1997-1998, grâce à la bourse fédérale des arts appliqués, elle séjourne à l'Institut suisse de Rome où elle rencontre le Belge Maarten Delbeke, la raison de son installation en Belgique. Cette bourse lui permettra aussi d'acheter son premier four, de voyager au Japon. Elle passe ensuite quelques mois à Bruxelles où elle fréquente

l'atelier de céramique de l'ENSAV La Cambre dirigé par Maurice Joly. Vient alors trois années d'itinérance à Oxford et à Montréal où elle accompagne son futur époux. L'occasion pour elle de fréquenter le Centre des métiers du verre du Québec à Montréal.

Commencent ensuite ses années belges et ses premiers pas d'enseignante, d'abord à l'Académie des Beaux-Arts d'Arlon en compagnie de Christian Mazy, spécialiste des émaux. En 2006, forte d'un curriculum déjà riche d'expériences et d'expositions en galeries (Marianne Brand à Carouge, Puls à Bruxelles...) et dans des musées (Château de Nyon, Musée royal de Mariemont, Mudac à Lausanne...), elle est désignée professeur responsable de l'option céramique à l'ENSAV La Cambre à Bruxelles.

Mouler le réel

La blancheur de la porcelaine, à la fois matière et matériau, qu'elle coule dans des moules de toutes natures, s'impose rapidement à Caroline Andrin. La porcelaine est une sorte de page blanche qui la conduit directement, mais au volume. Dès 1995, elle réalise ses premiers moules à partir de carton. Ses premières œuvres témoignent déjà de l'estompement des frontières propre à sa démarche de plasticienne céramiste. De tels contenants sont déjà, autant des sculptures que les prémices d'objets pouvant relever du nouveau design des années 1995-2000 (collectifs hollandais Droog). Pour Caroline Andrin, la technique n'a d'importance qu'au service d'un objectif, qu'il s'agisse d'un projet d'essence fonctionnaliste (un vase, un bol) ou de nature purement plastique et conceptuelle.



Portrait, 2011
Photo Bernard Boccara.

Skin Game n° 5.
Photo : David Marlé.

Lors de son premier séjour à La Cambre, elle réalise *Je vous ai apporté des bonbons*, installation composée de centaines de bouchons de carafes, moulés et coulés dans une porcelaine teintée de couleurs Candy dans la masse. Présentés dans des grands bouchons en verre, l'objet revendique le subtil décalage qui l'a conduit de sa forme initiale, empruntée au réel, à ce qu'il évoque désormais (d'où cette référence au « chansonnier » belge bien connu). La même stratégie sera proposée avec des poids de balance en fonte qu'elle multiplie en 999 poids à l'apparence de savonnette présentés à la Galerie Marianne Brand en janvier 2003. Ces œuvres sans doute trop triviales font partie d'un premier socle qui connaît très rapidement d'intéressants développements.

En 1999, le fait de se servir de bas de femme en nylon comme moule la transporte dans un registre conceptuel beaucoup plus riche. Elle touche à l'objet et à l'intimité qui nous lie, nous êtres humains, aux choses matérielles qui agissent sur notre quotidien. C'est en cela, par une pertinence programmatique évidente, que la démarche de



Caroline Andrin échappe aux effets de mode et se renouvelle en permanence.

En référence au protagoniste du film *Faux-semblants* (Dead Ringers, 1988) de David Cronenberg qui se questionne sur la beauté intérieure de la femme à travers la perfection anatomique de ses organes, elle détourne des gants de travail endommagés pour recréer des formes en porcelaine faisant songer, non sans ambiguïté, tantôt à une rate, tantôt à un foie ou un cœur. Présentés dans des coffrets en bois comme des objets précieux, l'artiste jongle avec ce glissement qui nous fait dériver de l'objet industriel jetable à la préciosité de la vie figée dans la blancheur et la froideur glaciale de la porcelaine, métaphore de la mort.

En 2003, une galerie d'Oxford lui propose un projet en lien avec la ville. Elle sillonne la ville pour y ramasser des mois durant les objets (gants, bonnets, chaussettes...) perdus par ses habitants. Dans l'ensemble baptisé *Anatomy of the City*, les objets y sont présentés en référence aux endroits d'où ils proviennent. Un peu plus tard, invitée à exposer dans une nouvelle galerie bruxelloise (la galerie de l'Ô) installée dans d'anciens bains publics, comme elle l'avait fait précédemment avec des bonnets en laine, elle réalise des bols à partir de bonnets de bain en latex.

En 2006, avec sa série de vases intitulée « *De l'emballage à l'objet* », l'une de ses plus riches idées du genre, elle décroche de façon inattendue le prix du design de la XIX^e Biennale internationale de Vallauris. Le principe directeur est ici simple : Caroline Andrin se sert de demi-tubes en carton pour mouler des vases, l'autre moitié servant d'étui protecteur. Avec *Send It by Mail*, Caro-



Jambes (installation), exposition « Seconde peau » à la Galerie Détour à Jambes, Belgique en septembre-octobre 2012. Photo C. Andrin.

Ci-contre : *Vase MFA* réalisé à partir de gants de jardin et décoré à l'aide de décalcomanies récupérées sur le site de la faïencerie Royal Boch à La Louvière. Photo : Ivan Citelli.

line Andrin resituera le projet dans l'horizon du Mail Art : des quidams lui envoient des tubes industriels en carton qu'elle leur retourne cette fois transformés en vases uniques et signés.

De riches perspectives

Enfin, exposée à plusieurs reprises en 2011 et 2012, sa série « *Skin Game* » l'a amenée à choisir une terre marron, teintée au manganèse. Cousant des gants en cuir, Caroline Andrin crée une panoplie d'objets à poser ou à accrocher comme des trophées de chasse. Bien qu'en terre cuite, par le recours à cette terre chocolat, la sensation du cuir est réelle et procure à l'œuvre un haut pouvoir de suggestion. Le titre

qu'elle donne à ces œuvres cultive le double sens de *Game*, à la fois jeu et gibier. Ultime développement du principe selon lequel une forme en donne une autre, ce projet a fait prendre conscience à Caroline Andrin de l'importance de la couture dans son travail et d'un lien indirect à une grand-mère couturière. Depuis, elle entrevoit ainsi l'avenir de son travail sous plusieurs plans : explorer d'autres savoir-faire, s'associer à d'autres métiers et travailler des plus grands formats. Elle songe aussi à ouvrir son travail à la production en série de ses vases MFA qui déjà réutilisent des chromos recyclés sur le site de l'ancienne faïencerie Royal Boch à La Louvière. De même, la série « *Skin Game* » comprend des accessoires utilitaires (crochets portemanteaux, chandeliers) qui lui laissent entrouverte la voie du design.

À côté d'une carrière artistique bien remplie, Caroline Andrin consacre pourtant l'essentiel de son temps à ses étudiants de l'atelier de céramique de La Cambre qu'elle n'a cessé de redéployer en nouant notamment des collaborations internationales. Ses élèves ont ainsi la chance de participer au réseau Ecart (European Ceramic Art & Research Team) avec l'HEAD (Haute École d'Art et Design) de Genève, le Pavillon Bosio (l'École supérieure d'arts plastiques de Monaco), l'École nationale supérieure d'art de Limoges et la Villa Arson (l'École nationale supérieure d'art de Nice). On peut donc compter à la fois sur une artiste et une enseignante dont l'envergure dépasse désormais les frontières de la Suisse et de la Belgique.

LUDOVIC RECCHIA